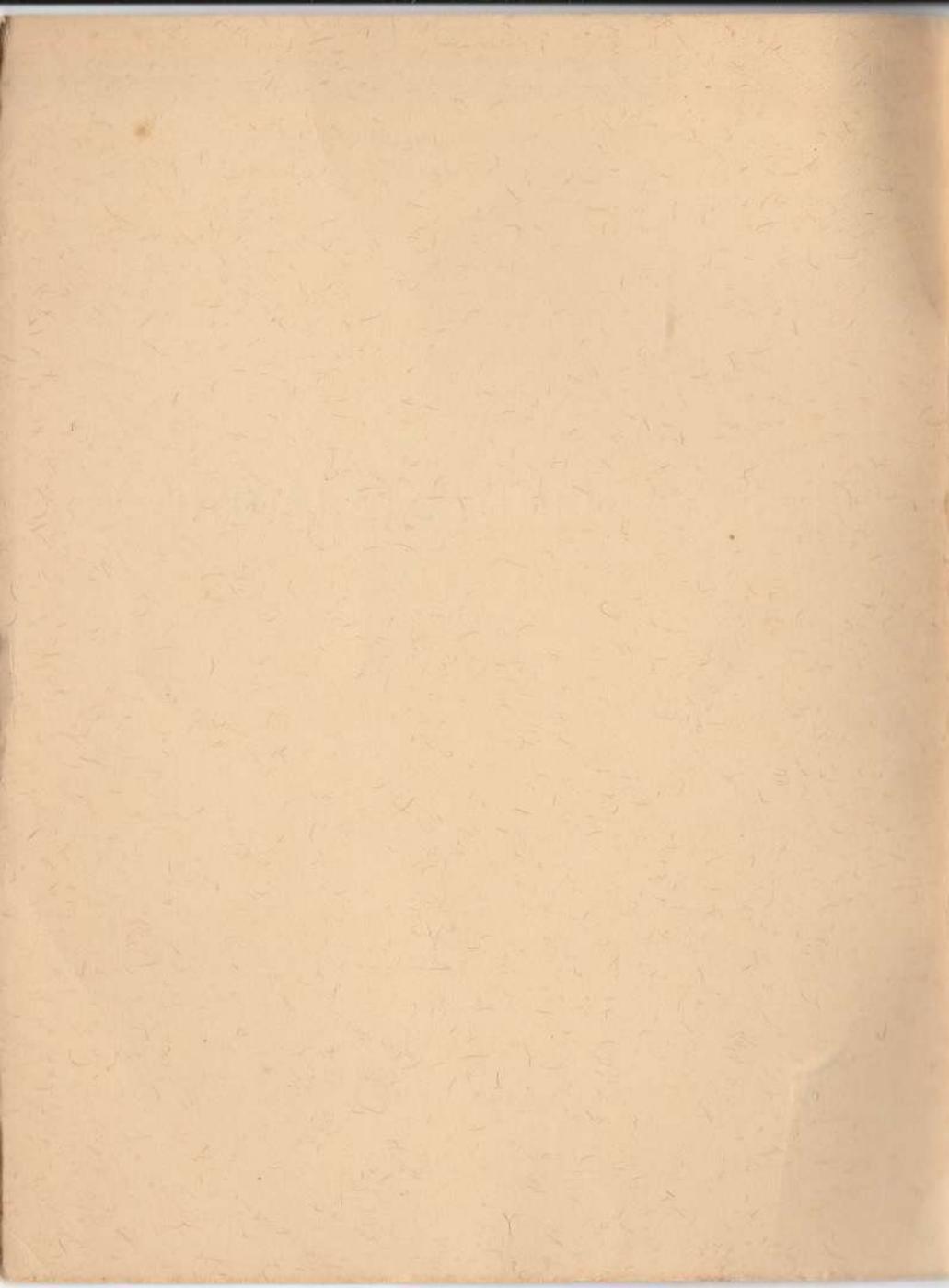
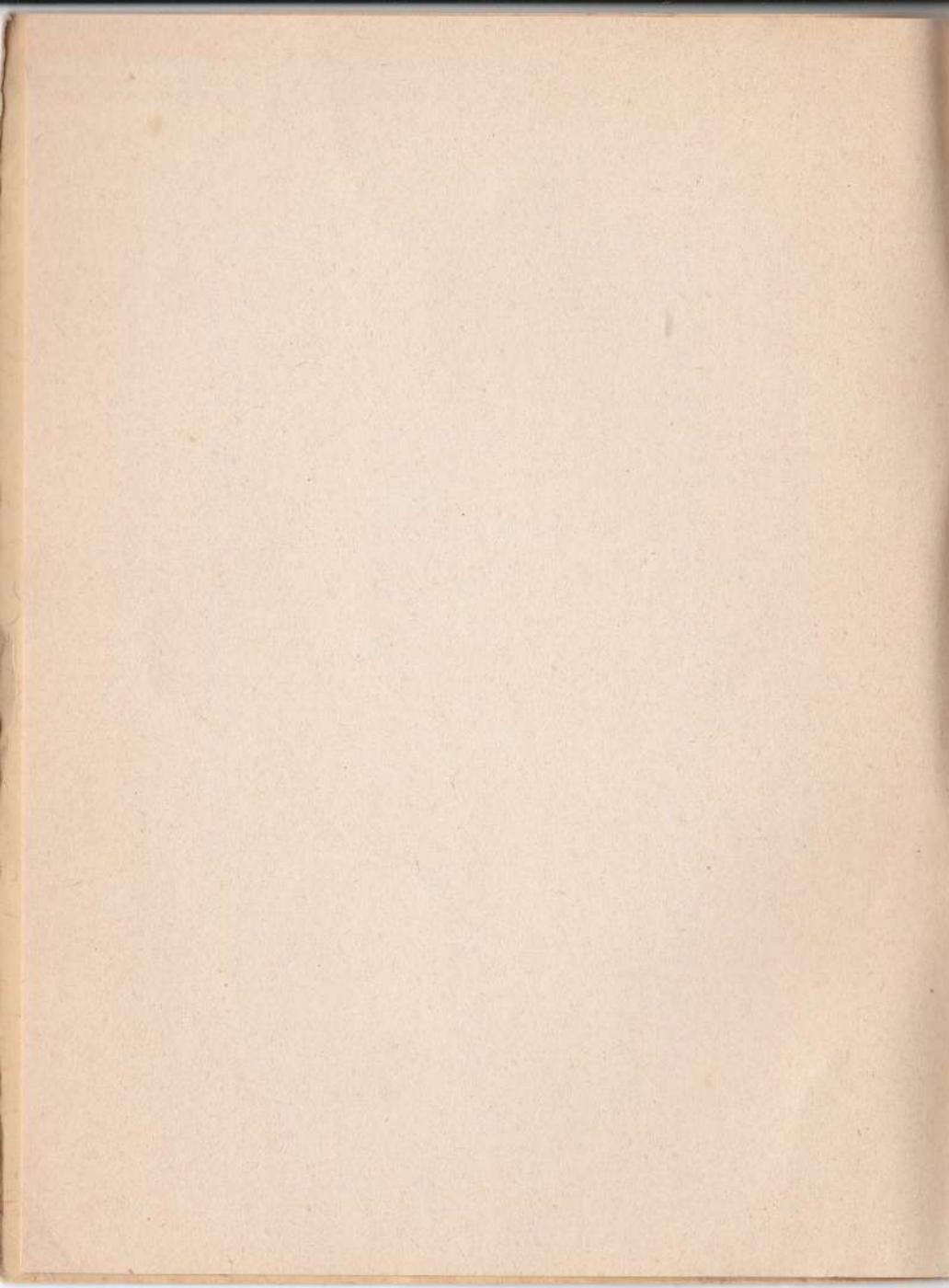


**HENRY DE BOUILLANE DE LACOSTE**

1894 - 1956



H2



H O M M A G E

des professeurs de la Faculté des Lettres de Bordeaux

à la mémoire de leur collègue

HENRY DE BOUILLANE DE LACOSTE

*Ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure*

*Docteur ès Lettres*

*Professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux*

*Officier de la Légion d'Honneur*

(1894 - 1956)

*Cette plaquette contient le texte d'une causerie d'Henry de Bouillane de Lacoste prononcée en 1953 au micro de Radio-Faculté et radio-diffusée par Radio-Dakar à l'intention des étudiants d'A.O.F. La bande magnétique sur laquelle cette causerie était enregistrée, retrouvée dans les archives du Service de Radio-diffusion de la Faculté des Lettres de Bordeaux, a été diffusée de nouveau le 5 décembre 1956 par l'émetteur de Bordeaux R.T.F. au cours de l'émission Radio-Faculté consacrée à la mémoire d'Henry de Bouillane de Lacoste. Elle était précédée d'allocutions de M. le Doyen Loiseau et de MM. les Professeurs Barrière et Flottes. On trouvera également dans cette plaquette le texte de ces allocutions.*

Allocution de  
Monsieur le Doyen Jean LOISEAU

J'ai bien connu Henry de Bouillane de Lacoste : c'était pour moi beaucoup plus qu'un collègue, un vieil ami. Nous avons fait connaissance à notre entrée commune à l'Ecole Normale Supérieure en 1919.

La vie nous avait séparés depuis, mais nous nous étions retrouvés avec joie lorsqu'il était venu à la Faculté de Bordeaux en 1945. Je me rappelle encore son entrée à l'Ecole Normale. Nous appartenions tous les deux à la promotion des démobilisés, et il était le grand garçon calme, blond et svelte, timide, silencieux, en qui on ne voyait rien d'extraordinaire. C'était un démobilisé parmi beaucoup d'autres et ce n'est que tout dernièrement que j'ai découvert que la croix de guerre qui était à sa boutonnière cachait en réalité des faits de guerre éminents. Il avait fait toute la guerre dans l'infanterie; aspirant, sous-lieutenant, lieutenant, il avait été blessé deux fois. Il avait eu six citations toutes plus glorieuses les unes que les autres. Ce camarade tranquille était un héros véritable. Mais il a fallu les hasards d'une fête qui lui a été donnée l'année dernière pour que je le découvre. Jamais il n'en aurait parlé de lui-même. La Légion d'Honneur en 1920, à vingt-six ans, il n'en a jamais parlé non plus. C'était la discrétion et la modestie personnifiées.

Quand il est arrivé à la Faculté en 1945, j'ai retrouvé le même homme, c'est-à-dire une nature d'élite sous des dehors discrets. Il a pris cette place parmi nous silencieusement, sans bruit, mais très vite sa place a été exceptionnelle, car il était aimé de tous sans exception : de tous ses collègues qui trouvaient en lui le plus courtois des hommes ; de ses étudiants qui appréciaient sa bonté. Il les accueillait souvent chez lui, il leur faisait une place dans sa famille avec ses quatre enfants dès qu'il les sentait un peu isolés. C'était un chrétien convaincu qui vivait réellement sa foi et qui pratiquait la meilleure espèce de charité, la charité du cœur. Nous ne connaissons évidemment qu'une part infime du bien qu'il faisait. Mais ce que nous savons, c'est qu'il était impossible de ne pas l'aimer. C'est que tout le monde était sensible à sa distinction, à sa douceur, à sa bonté, au rayonnement de sa vie intérieure. C'est un de ces rares hommes dont on ne conçoit pas qu'ils puissent avoir des ennemis.

Il avait été, l'année dernière, très cruellement éprouvé, il avait perdu en Madame de Lacoste une parfaite compagne, douée de la même distinction et du même sens chrétien du devoir que lui. Il avait accepté cette épreuve avec courage, et rien ne pouvait nous faire supposer une fin aussi soudaine. Quand j'ai eu la triste mission de l'apprendre à mes collègues, il y a eu un concert unanime de stupeur et de consternation. Il a laissé un grand vide derrière lui. Et ce que je peux dire en toute sincérité, c'est que rarement un homme fut plus unanimement et plus sincèrement pleuré.

Allocution de  
Monsieur le Professeur Pierre BARRIÈRE

Une famille en deuil ne parle pas, elle se tait et se recueille dans sa douleur. Or, notre section de Français est bien une véritable famille et nul plus que moi n'éprouva la solidité, la cordialité des rapports entre tous ses membres. Mais si les discours font mal, et du reste je ne suis pas sûr que M. de Bouillane de Lacoste les apprécierait beaucoup, on peut se plaire aux conversations avec les amis où l'on repasse le souvenir de ce qui fut.

C'est donc aux amis de M. de Lacoste, aux si nombreux amis, proches ou lointains, que je voudrais redire quelques souvenirs, si vite interrompus. Le 4 novembre dans la matinée, il éprouvait soudain le besoin de quelque repos et, quand vint l'heure du repas, il ne reparut plus. D'autres que moi diront, mieux que moi, l'œuvre du savant ; c'est la vie quotidienne que je voudrais évoquer, celui qui fut autour de nous la distinction, la discrétion, la bienveillance mêmes. Sa bienveillance... aucun de ceux qui subirent sous sa direction quelque examen ne me démentira. On peut être indulgent par irritation, par lassitude, par faiblesse ; il l'était dans la pleine conscience de son esprit. Sous chaque phrase, sous chaque sottise, il savait, il voulait déceler la petite parcelle d'exactitu-

de et jugeait plutôt sur ce qu'il devinait d'intention, ce qu'il ajoutait, ce que lui-même eût pu tirer du plus informe embryon. Mais il n'était pas dupe et sa bonté n'excluait pas l'ironie : que de fois, dans nos débats de Faculté, nous avons guetté son sourire qui semblait réduire à sa juste valeur telle éloquence passionnée...

Faut-il parler de ses cours ?

Il n'avait souci que de l'immédiatement utile, assimilable, se soumettant sans effort visible à la compréhension de son auditoire. Ses cours n'étaient jamais livrés au hasard. Leur simplicité apparente, leur dépouillement, résultaient du plus minutieux travail de préparation et de contrôle. Le soin qu'il mettait à se renseigner, dès le début des vacances, sur les nouveaux programmes en porte témoignage. Cette année, il s'était réservé *Les Pensées* de Pascal. Et c'était une belle chose que cette rencontre d'un tel homme et d'une telle œuvre où l'âme devait intervenir plus encore que l'érudition. Le spécialiste de Rimbaud, de Verlaine, attiré par Pascal. Ce n'était certainement point un paradoxe, mais au contraire une émouvante, une révélatrice logique projetant quelle lumière sur cette âme qui pouvait sembler si secrète !

Je ne raconterai point ses étapes universitaires, mais son séjour dans l'enseignement secondaire, en partie au Lycée à Vendôme, un lieu prédestiné, lui acquit ou développa chez lui des qualités pédagogiques ou autres qu'il est plus facile de mépriser que de remplacer.

Aucune forme d'activité ne le rebutait qui pût faciliter la tâche de ses collègues ou répandre quelque bien. Qu'il s'agît de diriger tout simplement la bibliothèque de section ou les étudiants d'Outre-Mer qu'il allait visiter, dont il

surveillait les épreuves, ou ceux qui, à Aire-sur-l'Adour, désiraient maintenir dans leur repos nécessaire leur vie intellectuelle. A Bordeaux même, il assumait la direction de la Compagnie Dramatique Universitaire et c'était encore un moyen d'éveiller la jeunesse aux émotions de l'esprit.

Avant tout, il aimait la vie sous toutes ses formes et c'était bien l'amour de la vie qui l'attachait tant à cette chaire, qui fut créée pour lui, de Littérature Contemporaine. Cet amour de la vie, c'était la leçon qu'il ne cessait de nous donner à tous.

### Allocution de

### Monsieur le Professeur Pierre FLOTTES

L'œuvre d'Henry de Bouillane de Lacoste est centrée sur Rimbaud, non que ses curiosités fussent exclusives — on a de lui une excellente édition de Racine et il a fait établir le texte d'une édition de Molière, — mais c'est à Rimbaud qu'il a consacré ses deux thèses de doctorat. Il en a publié l'œuvre entière et il en a enrichi la bibliographie dans son volume écrit en collaboration avec Isambart, « Rimbaud tel que je l'ai connu ».

Il assignait à sa thèse principale un objet précis et en apparence restreint : de quelle année dataient *Les Illuminations* ?

Vers 1872, comme le croient la plupart des biographes, ou vers 74-75, comme l'avait suggéré Verlaine ? Le problème est d'importance pour les études rimbaldiennes.

La thèse courante est que *Les Illuminations* datent de 1872. *La Saison en Enfer*, qui est de 1873, sera la dernière œuvre de Rimbaud, son testament ou son défi. On le jugera donc d'après *La Saison en Enfer* et le silence qui a suivi.

Inversement, si *Les Illuminations* sont postérieures à *La Saison*, on ne peut parler de renoncement et de silence volontaire après *La Saison*, et c'est l'image entière de Rimbaud qui se trouve modifiée.

Henry de Lacoste a résolu le problème par une méthode strictement graphologique, en étudiant avec une minutie extrême chaque trait de la graphie de Rimbaud depuis son enfance.

Chez cet adolescent en quête de lui-même, l'écriture avait rapidement varié.

« Les lettres d'avril à juin 71, écrit de Lacoste, ont montré une écriture encore enfantine, appliquée, lente, encombrée de traits inutiles et d'enjolivements prétentieux. »

A partir de juillet, Rimbaud jette du lest, son écriture se fait plus dégagée, plus rapide, plus virile. En 72, l'influence de Verlaine donne au graphisme, dit de Lacoste, un abandon, un charme tout nouveau, chez notre poète, puis l'écriture se dégrade, peut-être passagèrement, sous l'influence de l'alcool, en même temps qu'elle se simplifie.

Les autographes de 73 reconstitueront l'histoire d'une crise qui évolue avec rapidité. A partir de juillet, on trouve quelques exemples de *d* à hampe droite, mais aucun *f* bouclé, la présence de cette forme graphique permettant une datation ultérieure.

Confrontant alors avec les traits relevés ci-dessus les manuscrits des *Illuminations* qu'il a eu la bonne fortune de

compulser, Henry de Lacoste peut affirmer: « L'écriture des *Illuminations* est d'une élégance et d'une limpidité qui laissent loin derrière elles les autographes les plus soignés de 1872. D'ailleurs, la forte proportion de *d* minuscules à hampe droite, de *f* bouclés par le bas, de *z* en forme de 3, tout cela tranche la question sans hésitation possible.

Plus précisément, dans *Bethsaïda*, on a des *m* anguleux plus particuliers à Rimbaud depuis 1872. Nous avons un *m* en roue de bicyclette qui est absolument nouveau. Sur une cinquantaine de *d* minuscules, 5 seulement ont conservé l'ancienne volute. Nous en comptons 23 qui sont liés à la lettre suivante.

Certains textes des *Illuminations* sont en partie écrits de la main de Germain Nouveau. Or, la liaison de Rimbaud et de Germain Nouveau ne datant que de la fin de 1873, ces textes ont donc été écrits après cette date.

Nous voici donc amenés à cette conclusion d'ensemble sur les autographes des *Illuminations*. Tous ceux que nous avons vus, dit de Lacoste, c'est-à-dire la presque totalité, sont datés par leur graphisme ou de la fin de 73 ou d'une année plus récente. Pas un ne reproduit l'écriture qui avait été celle de Rimbaud en 72. Donc, lorsque Verlaine écrivait en 86 : « Le livre fut écrit de 73 à 75 », il avait raison.

On a préféré croire Delahaye soutenant que *Les Illuminations* remontaient à 72, mais il n'avait pas vu le manuscrit.

L'examen du manuscrit montre que *Les Illuminations* sont de plusieurs écritures différentes qui vont de la fin de 73 et du début de 74 à 75, et c'est exactement ce qu'avait dit Verlaine.

Henry de Lacoste, dans sa modestie extrême, se refusait à tirer lui-même toutes les conclusions de sa découverte.

Il n'a pas bâti un nouveau portrait en pied de Rimbaud, mais il l'a rendu possible et il en a marqué lui-même les traits originaux.

Écoutons-le encore dans cette page terminale :

« Peut-être, dit-il, parmi les lecteurs de Rimbaud, s'en trouvera-t-il qui regretteront l'idée qu'on s'était faite si longtemps des *Saisons* considérées comme un adieu définitif aux lettres. L'image d'un poète de 19 ans, se naufrageant lui-même, avait de la grandeur, l'autodafé de Roches avait de la beauté et, depuis près d'un demi-siècle, il s'est écrit là-dessus de fort jolies pages.

» Il faut avoir le courage de réviser tout cela.

» Mais soyons sans crainte. Les études que l'on consacrera demain à notre poète différeront un peu de celles qu'on écrivait hier.

» *La Saison* et *Les Illuminations* seront vues sous un autre angle et prendront un autre sens, mais n'est-ce pas le rôle de la critique que de chercher à renouveler sans cesse notre vision des écrivains et des œuvres ? Elle ne démolit que pour rebâtir plus solidement et n'efface une belle image que pour en suggérer d'autres plus vraies et non moins belles. »

## L'HUMOUR ET L'ESPRIT FRANÇAIS AU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE

par Monsieur le Professeur  
Henry de BOUILLANE de LACOSTE

Rabelais et Marot ont été des humoristes chacun à sa manière. Ils n'ont pas été les seuls qui aient, au XVI<sup>e</sup> siècle, amusé leurs lecteurs par leurs joyeuses inventions et, après eux, nous pouvons encore nommer Marguerite de Navarre, Bonaventure des Périers et Noël du Fail, en attendant Montaigne et les auteurs de la *Satire Ménippée*.

Sans doute, Marguerite de Navarre, la sœur chérie du roi François I<sup>er</sup>, femme d'un caractère sérieux et d'une grande piété, s'est-elle proposé de répandre des idées morales et religieuses plutôt que de réjouir ses lecteurs.

Son *Heptaméron*, imité du *Décameron* de l'Italien Boccace, est une suite de récits dont les sujets sont souvent plaisants, et on devine ce que Rabelais en aurait fait en y mettant sa verve et son autorité souveraine.

La vertueuse princesse ne cherche pas à faire briller son esprit par sa façon de raconter, comme le fera si bien plus tard une Madame de Sévigné. Elle regarde le conte comme l'étude et l'analyse d'un cas psychologique d'où l'on tirera quelque leçon morale, bien plus que comme une œuvre d'art. Nulle recherche d'élégance dans son style qui se

contente d'être clair et correct et, dans la discussion qui suit le conte, les interlocuteurs plaisaient peu. Il faut bien chercher pour trouver une page spirituelle, mais on tombe parfois sur des formules inattendues qui font rêver.

Par exemple, dans *La nouvelle* 70<sup>e</sup>, une femme dit à son mari : « vous ne pouvez pas douter que je sois plus vous-même que moi » et cela ne nous rappelle-t-il pas l'un des plus célèbres vers de Paul Claudel — à l'intention près, évidemment ?

De Marguerite, nous passons aisément à Bonaventure des Périers qui fut valet de chambre de cette princesse et fort bon humaniste. On a de lui deux ouvrages, l'un publié de son vivant, le fameux *Cymbalum Mundi* ou *Carillon du Monde*, où s'expriment des idées très hardies au sujet du christianisme et qui fut condamné par le Parlement de Paris ; l'autre, posthume, intitulé *Nouvelles récréations et joyeux devis*. Ces *Nouvelles récréations* ne sont pas autre chose qu'un recueil de contes plaisants généralement courts, mais bien déguisés et quelquefois fort lestes, agréablement écrits, sans plus, par un prosateur qui savait sa langue et ne craignait pas les crudités. Ce n'est certes pas la verve magnifique d'un Rabelais, mais des Périers est un conteur de talent et, en lisant ses petits récits lestement enlevés, on songe aux contes de La Fontaine. Même veine grivoise, même rapidité du récit qui ne s'amuse pas à chercher des détails inutiles, le clergé y est volontiers raillé selon les traditions qui remontaient au Moyen-Age, les femmes également, mais n'est-ce pas là une tradition plus ancienne encore ?

Avant La Fontaine, Bonaventure des Périers a dit l'histoire de la bonne femme qui portait une potée de lait au

marché. Mais la morale n'est pas la même. Tandis que La Fontaine s'en prendra à tous les étourdis qui voient déjà leur rêve réalisé, le valet de chambre de Marguerite a en vue les alchimistes dont les belles promesses ne valent que déception. « Tellement, ajoute-t-il, que leur alquemie se pourroit plus proprement dire : *Art qui mine* ou *Art qui n'est mie* ; et ne les scauroit-on mieux comparer qu'à une bonne femme qui portoit une potée de lait au marché, faisant son compte ainsi : qu'elle la vendroit deux liards ; de ces deux liards elle en achepteroit une douzaine d'œufs, lesquelz elle mettroit à couvrir, et en auroit une douzaine de poussins ; ces poussins deviendroient grands, et les feroit chaponner ; ces chapons vaudroyent cinq solz la piece : ce seroit un escu et plus, dont elle achepteroit deux cochons, masle et femelle, qui deviendroyent grands et en feroient une douzaine d'autres, qu'elle vendroit vingt solz la piece après les avoir nourriz quelque temps : ce seroyent douze francs, dont elle achepteroit une jument, qui porteroit un beau poulain, lequel crois-troit et deviendroit tant gentil : il saulteroit et feroit *hin*. Et, en disant *hin*, la bonne femme, de l'aise qu'elle avoit en son compte, se print à faire la ruade que feroit son poulain, et, en la faisant, sa potée de lait va tomber et se respandit toute. Et voilà ses œufs, ses poussins, ses chapons, ses cochons, sa jument, son poulain, tous par terre. Ainsi les Alquemistes, après qu'ils ont bien fournayé, charbonné, lutté, soufflé, distillé, calciné, congelé, fixé, liquéfié, vitrefié, putrefié, il ne faut que casser un alembic pour les mettre au compte de la bonne femme. »

Voilà un échantillon du style de Bonaventure des Périers qui n'est pas sans pasticher quelque peu Rabelais, le grand

maître, comme on le voit dans la phrase finale avec cette accumulation de verbes qui raille avec tant de verve l'activité des pauvres alchimistes. Peut-on se donner tant de mal pour finalement n'arriver à rien ?

Ensuite, de son esprit, tantôt caustique et tantôt bon enfant, prompt à saisir les ridicules et à s'en gausser, sans trop de méchanceté pourtant, car il vise à faire rire lecteurs et auditeurs, soyons sûrs que nous avons dans ses contes badins un écho des conversations plaisantes que l'on pouvait avoir à la Cour d'un François 1<sup>er</sup>, et croyons bien que Marguerite de Navarre a ri comme les autres aux plaisantes inventions de son valet de chambre, car, si elle était sérieuse et même pieuse, elle n'est jamais tombée dans la pruderie.

Un autre humoriste de la même génération est Noël du Fail. Celui-ci était magistrat et breton, étant né dans les environs de Rennes en 1520. Il avait étudié dans les Universités d'Angers et de Poitiers, puis s'était fait recevoir avocat à Rennes où il acheta après son mariage une charge de conseiller à la Cour, mais il ne passait pas tout son temps à la ville, à laquelle il préférait la campagne, comme beaucoup de Français de ce temps. Etant aux champs, comme on disait alors, il se plaisait à écouter les propos des paysans au point qu'il en a fait un livre qu'il intitula *Propos Rustiques*. Il y met en scène des villageois discourant entre eux un jour de fête, racontant leurs souvenirs, regrettant le bon vieux temps, décrivant les festins d'autrefois, les plaisirs champêtres si simples et si sains, la franche hospitalité et l'excellente moralité que l'on pratiquait au temps de leur jeunesse. Avec cela, force anecdotes qui ne peignent pas toujours la vie rustique sous des couleurs aussi flatteuses. Bien avant notre romancier

Pergaux et son immortelle *Guerre des boutons*, Noël du Fail a raconté une de ces guerres qui s'établissaient de village à village et auxquelles les femmes elles-mêmes prenaient part. Que du Fail ait voulu imiter Rabelais et la guerre Picrocholine, c'est une chose qui paraît évidente, d'autant plus que l'on trouve à chaque page de ses *Propos Rustiques* des tours de phrase et des plaisanteries empruntés textuellement à Gargantua ou à Pantagruel, et de même que Rabelais dans Gargantua promène ses héros dans les villages de sa Touraine natale, du Fail, pareillement, nous montre dans les siens les habitants de deux cantons de la Bretagne. Les noms des hommes aussi bien que ceux des villages ont pu être retrouvés par les érudits dans les registres paroissiaux du temps. Mais, si nous nous plaçons au point de vue purement littéraire, il faut reconnaître que du Fail est inférieur à des Périers, comme celui-ci le cédait à Rabelais. J'ajoute qu'il n'est rien de tel que cette lecture pour nous faire apprécier mieux encore la supériorité immense de Rabelais sur tous ses contemporains pour l'esprit, le bon style et la verve endiablée.

Il me faut maintenant vous dire un mot de l'humour de Calvin. Ce nom vous étonne peut-être, Calvin représente plutôt l'austérité, la sévérité d'un théologien qui n'a pas dû rire beaucoup dans sa vie. Il est tout l'opposé de Rabelais que, d'ailleurs, il détestait. Eh bien, Calvin a pourtant été un humoriste au moins une fois, dans un petit traité qu'on appelle *Traité des Reliques*. Vous savez que les gens du Moyen-Age avaient une grande dévotion pour les reliques. Chaque église ou presque avait les siennes. Ici, c'était un morceau de la vraie croix. Là, un des clous qui avaient servi

à crucifier le Christ. La Sainte Chapelle de Paris a été construite pour abriter la couronne d'épines. La Cathédrale de la Trinité, à Vendôme, conservait une larme du Christ, qu'il avait versée, disait-on, avant de ressusciter Lazare. Enfin, la crédulité du Moyen-Age avait été sans limite et, au XVI<sup>e</sup> siècle, cela durait encore. Calvin proteste contre cette crédulité au nom de la vraisemblance. Il calcule que si on additionne les clous de la Sainte Croix conservés un peu partout en Europe, on arrive au total de quatorze : c'est vraiment beaucoup. A Gênes, on montrait, selon Calvin, la queue de l'âne sur lequel Jésus était monté en entrant à Jérusalem. En Normandie, dans la célèbre Abbaye du Mont Saint-Michel, on gardait le bouclier de l'archange saint Michel et son poignard. La cervelle de saint Jean-Baptiste était à Nogent-le-Rotrou, sa mâchoire à Besançon, un morceau de son oreille en Auvergne, son front et ses cheveux en Espagne, son visage à Amiens et sa tête tout entière à Rome, au Monastère de Saint-Sylvestre. Le corps de saint André était conservé à Toulouse, il était également conservé à Melfi, en Italie. Le corps de saint Mathias, lui, qui remplaça Judas parmi les douze apôtres, était à Padoue, mais on le montrait aussi à Rome et il y en avait encore un à Trèves, en Allemagne, trois corps pour le même apôtre. Mais, ajoute Calvin, le joyau « le plus férial », c'est-à-dire le plus plaisant, est les douze peignes des apôtres qu'on montre à Notre-Dame-de-l'Isle, à Lyon. « On pense bien qu'ils ont été au commencement mis là pour faire accroire qu'ils étaient aux douze pairs de France, mais, depuis, leur dignité s'est accrue et ils sont devenus apostoliques. »

Voilà de l'esprit facile et des plaisanteries plutôt lourdes, mais on devine quelle arme peut être l'ironie au service d'une

idée et nous verrons bientôt le rôle immense de l'humour dans les polémiques. Après Calvin, il faut mentionner Montaigne et ses deux ouvrages, *Les Essais* et *Le Journal de Voyage*. Dans ces deux livres, on trouve discrètement répandu un peu partout un humour qui ne va jamais jusqu'au gros rire d'un Rabelais ou à la moquerie vigoureuse d'un Calvin, mais qui se glisse et s'insinue dans bien des pages où l'on ne s'attendrait guère à le rencontrer. Une partie du charme des *Essais* vient de là. Montaigne aime bien se railler de lui-même. Cette forme d'esprit s'appelle si vous voulez de la bonhomie et c'est une des plus charmantes qui soient.

Le lecteur ne rit pas en lisant Montaigne, mais il sourit très souvent. Cet humour empêche la causerie philosophique de sentir la dissertation.

Avec Montaigne, par conséquent, l'esprit français s'affine, chose bien remarquable étant donné que nous sommes arrivés à la terrible époque des guerres de religion.

Mais comment parler de l'esprit français au temps d'Henri IV, sans citer quelques traits d'esprit d'Henri IV lui-même ? Rien de plus savoureux et de plus charmant que les billets de ce roi à ses compagnons d'armes, et ce ne sont là que des mots historiques plus ou moins retouchés ou même inventés de toutes pièces après coup. On a les lettres d'Henri IV et je veux vous en citer au moins quelques petits fragments. Lors de sa seconde campagne de Normandie, il écrit à Fervacques, maréchal de France : « Fervacques, à cheval, car je veux voir à ce coup-ci de quel poil sont ces oiseaux de Normandie. »

A Chastellux : « Monsieur de Chastellux, j'espère que vous pourrez de bref assembler les forces du pays, mon armée

en a grand besoin, je vous le jure, et pour mon particulier n'attends rien de plus que votre vue et le joyeux premier soleil qui brillera dans vos cuirasses. »

A Marie de Médicis, qu'il allait épouser peu après, il envoyait ce billet de soldat amoureux pour la remercier d'un panache blanc qu'elle lui avait envoyé :

« Je vous remercie, ma belle maîtresse, du présent que vous m'avez envoyé, je le mettrai sur mon habillement de tête si nous venons à un combat et donnerai des coups d'épée pour l'amour de vous. Je crois que vous m'exempteriez bien de vous rendre ce témoignage de mon affection, mais en ce qui est des actes de soldat je ne demande pas conseil aux femmes. Je me porte fort bien, Dieu merci, vous aimant autant que moi-même. Si vous désirez autant me voir que moi vous, vous ne séjournerez guère [...]. Bonjour ma belle maîtresse, je vous baise cent mille fois. De Chambéry, ce 23<sup>e</sup> d'août 1600. »

N'est-ce pas un joli échantillon de l'humour du Béarnais? mais hélas, après Montaigne et Henri IV, l'esprit français va marquer un recul, d'abord avec Mathurin Régnier dans ses satires, puis avec les écrivains burlesques du temps de Louis XIII.

Mathurin Régnier vécut à Paris sous Henri IV et il décrit la vie de la Cour avec beaucoup de verve. Mais cette verve est souvent d'une grossièreté qui nous ramène en arrière jusqu'à l'époque de Rabelais.

C'est un esprit vigoureux et mordant. Un bon exemple de son style nous est donné dans ce passage où il décrit une vieille hypocrite qui, après avoir mené une vie scandaleuse, fait semblant de changer d'existence et de se tourner vers le ciel :

*Loin du monde elle fait sa demeure et son gîte,  
 Son œil tout pénitent ne pleure qu'eau bénite.  
 Enfin c'est un exemple en ce siècle tortu  
 D'amour, de charité, d'honneur et de vertu.  
 Pour béate partout le peuple la renomme  
 Et la Gazette même a déjà dit qu'à Rome,  
 La voyant aimer Dieu et la chair maîtriser,  
 On n'attend que sa mort pour la canoniser.*

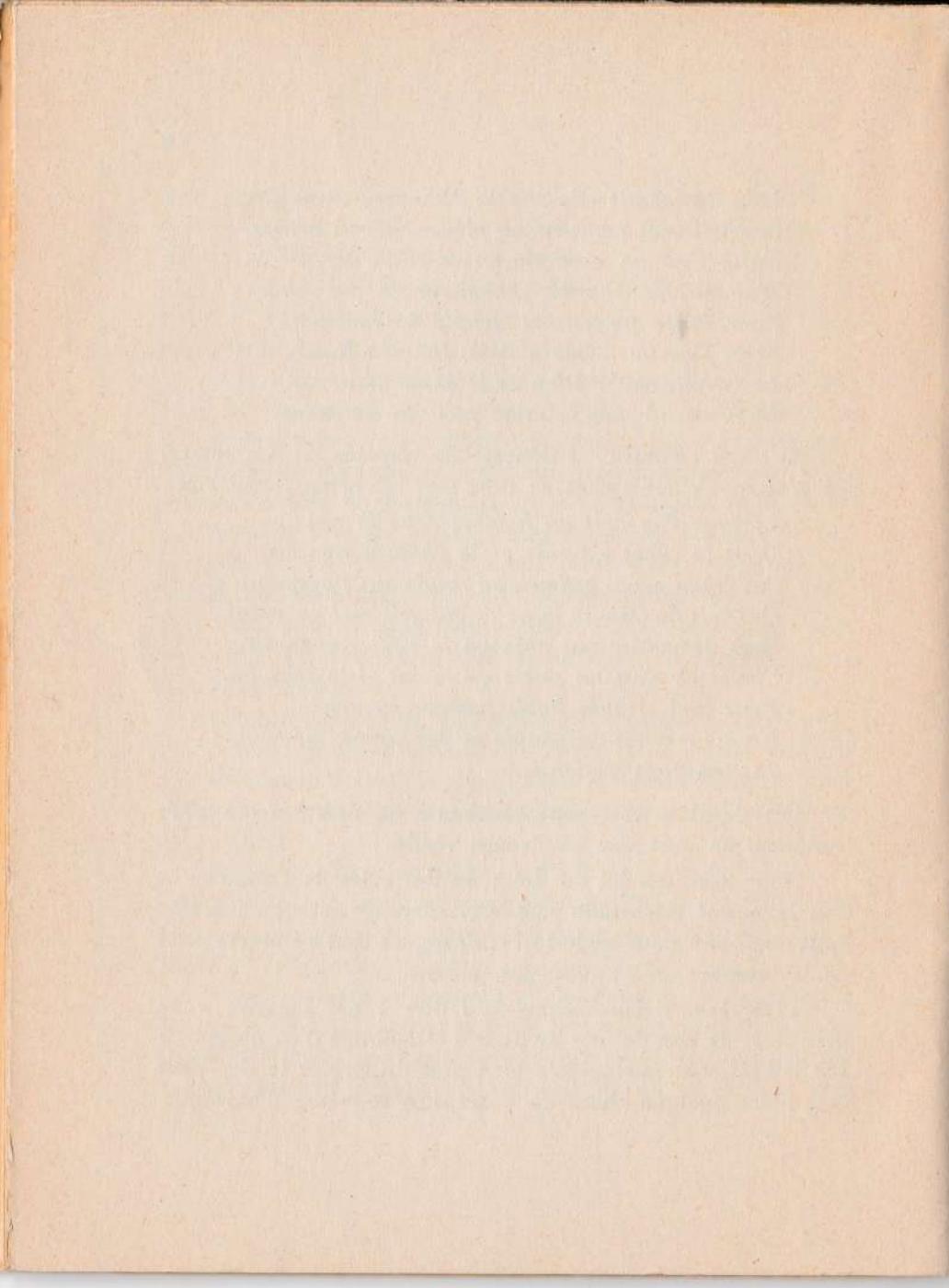
Et voici comment il dépeint les paysans de son temps, qui n'étaient guère riches, et il se met lui-même parmi eux :

*Lorsque l'on voit un homme dans la rue  
 Dont le rabat est sale et la chausse rompue,  
 Ses grègues aux genoux, au coude son pourpoint,  
 Qui soit de pauvre mine et qui soit mal en point,  
 Sans demander son nom on le peut reconnaître  
 Car si ce n'est un poète au moins il le veut être.  
 Pour moi si mon habit partout cicatrisé  
 Ne me rendait du peuple et des grands méprisé,  
 Je prendrais patience...*

Ces derniers vers sont touchants et, derrière ces plaisanteries, on sent une souffrance réelle.

Nous touchons ici du doigt un des rôles de l'humour et non le moins important peut-être. C'est un masque plaisant dont on se sert pour cacher sa tristesse, ou tout au moins pour ne la montrer qu'à moitié par pudeur.

Plus tard, Beaumarchais fera dire à son Figaro : « Je me presse de rire de tout de peur d'être obligé d'en pleurer. » Les larmes sont quelquefois bien près du rire et le rire peut être alors quelque chose de courageux et même d'héroïque.



# TRAVAUX

d'Henry de BOUILLANE de LACOSTE

---

## BIBLIOGRAPHIE

établie par J. GUINARD

Conservateur de la Bibliothèque de l'Université de Bordeaux

### LIVRES

- Cours familier d'orthographe.* — Paris, Hachette (1944). In-16, 58 p.
- Rimbaud et le problème des « Illuminations ».* Thèse pour le doctorat ès lettres présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris. — Paris, Mercure de France, 1949. In-8°, 271 p., pl. h. t. et dans le texte, fac-sim.
- Préface à BLANC-MILSAND (Pasteur Paul). — *Contes de Noël.* Illustrations de Claude Chopy. — Strasbourg, Oberlin, 1951.

### ARTICLES

DANS LE « MERCURE DE FRANCE ».

- Sur le sonnet des Voyelles, de Rimbaud.* [En collaboration avec P. Izambard.] — Tome 257, 1935, 1<sup>er</sup> janvier, pp. 180-187.
- Recherches sur les sources du « Bateau ivre » et de quelques autres poèmes de Rimbaud.* [En collaboration avec P. Izambard.] — Tome 262, 1935, 15 août, pp. 5-23.
- L'Evolution psychologique d'Arthur Rimbaud d'après son écriture.* [En collaboration avec Edouard de Rougemont et P. Izambard.] — Tome 271, 1936, 1<sup>er</sup> novembre, pp. 458-495.

- Verlaine éditeur de Rimbaud*. [En collaboration avec Edouard de Rougemont.] — Tome 276, 1937, 15 juin, pp. 477-502.
- Nouveaux documents sur Rimbaud. Le journal de sa sœur Vitalie*. [En collaboration avec H. Matarasso.] — Tome 284, 1938, 15 mai, pp. 5-28.
- Solution d'un problème verlainien*. — Tome 290, 1939, 15 février, pp. 83-91.
- Nouveaux documents sur Rimbaud*. I. Lettres d'Aden. II. Lettres d'Alfred Bardy à Paternie Berrichon. [En collaboration avec H. Matarasso.] — Tome 292, 1939, 15 mai, pp. 5-38.
- Lettres inédites d'Isabelle Rimbaud à son frère Arthur* (juin-juillet 1891), présentées par H. de Bouillane de Lacoste et H. Matarasso. — Tome 298, 1<sup>er</sup> juillet 1940 - 1<sup>er</sup> décembre 1946, pp. 76-90.
- Découverte de deux nouvelles « ébauches » de Rimbaud*. [En collaboration avec H. Matarasso.] — Tome 302, 1948, 1<sup>er</sup> janvier, pp. 5-21.
- Rimbaud et les brouillons de Roche*. — Tome 302, 1948, 1<sup>er</sup> avril, pp. 760-765.
- La Première navigation de Pantagruel*. — Tome 320, 1954, 1<sup>er</sup> avril, pp. 604-629.
- Verlaine et les « Romances sans paroles »*. [En collaboration avec A. Saffrey.] — Tome 327, 1956, 1<sup>er</sup> août, pp. 635-652.
- Verlaine en prison. Lettres et poèmes*. [En collaboration avec A. Saffrey.] — Tome 327, 1956, 1<sup>er</sup> août, pp. 653-684.
- Un poème retrouvé de Verlaine*. — Tome 328, 1956, 1<sup>er</sup> décembre, pp. 747-752.

DANS LA « REVUE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE ».

- [Compte rendu de :] Enid Starkie. — *Arthur Rimbaud* (1854-1954). Oxford, University Press, 1954. Un vol. in-8° de 32 pages. — Tome LV, 1955, n° 3, juillet-septembre, pp. 383-385.

DANS « LA GRIVE », 1, rue Saint-Louis, Mézières (Ardennes).

- « *Bonheur* ». [A l'occasion du cinquantenaire de la mort de Verlaine.] — XVIII<sup>e</sup> année, 1946, janvier, pp. 17-21.

DANS « LE MIRAIL », REVUE DU LYCÉE MICHEL-MONTAIGNE, BORDEAUX.

- Du nouveau sur Rimbaud*. — N° IV, 1948, mai, pp. 13-15.

## EDITIONS CRITIQUES

- RIMBAUD (Arthur). — *Poésies*. Edition critique. Introduction et notes par H. de Bouillane de Lacoste. — Paris, Mercure de France, 1939. In-16, 262 p., pl. fac-sim.
- RIMBAUD (Arthur). — *Une saison en enfer*. Edition critique. Introduction et notes par H. de Bouillane de Lacoste. — Paris, Mercure de France, 1941. In-16.
- RIMBAUD (Arthur). — *Œuvres*. Texte revu et corrigé par H. de Bouillane de Lacoste. — Paris, F. Hazan, 1945, In-16, 303 p.
- IZAMBARD (Georges). — *Rimbaud tel que je l'ai connu*. Préface et notes de H. de Bouillane de Lacoste et Pierre Izambard. — Paris, Mercure de France, 1946. In-16, 230 p.
- MOLIERE. — *Théâtre*. [Tome IV.] De 1666 à 1668... Texte établi par H. de Bouillane de Lacoste. Notices, notes et variantes de René Bray. — Paris, Société « Les Belles Lettres », 1946. In-8°, 372 p. (Les Textes français.)
- RACINE (Jean). — *Théâtre*. Notes, notices et vie de Racine par H. de Bouillane de Lacoste. — Paris, F. Hazan, 1947. In-12, 1.049 p. (Les Classiques du monde.)
- VERLAINE (Paul). — *Bonheur*. Edition critique par H. de Bouillane de Lacoste. Thèse complémentaire pour le doctorat ès lettres présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris. — Paris, Mercure de France, 1949. In-8°, 213 p., pl. h. t., portrait, fac-sim.
- RIMBAUD (Arthur). — *Illuminations*. Painted plates. Edition critique avec introduction et notes par H. de Bouillane de Lacoste. — Paris, Mercure de France, 1949. In-16, 205 p., fac-sim. h. t.
- RIMBAUD (Arthur). — *Œuvres*. Texte établi par H. de Bouillane de Lacoste. — Paris, Mercure de France, 1950. In-8°, 320 p.
-

IMPRIMERIE J. PECHADE

20, RUE MARGAUX

BORDEAUX

JUIN 1957

